

Gregoire
Schneider

THE
LONELY
CROWD

État des lieux

De mes visites d'exposition, je me souviens d'espaces en
forme de U, de H, de L,
d'anciens appartements, de grands hangars,
de faux labyrinthes, de plateaux cloisonnés,
de cubes, de rectangles, sans fenêtre ni recoin,
de pièces en enfilade, d'accès réservés,

de sols en terre battue, de dalles, de planchers,
d'une rangée de poteaux qui divise l'espace en deux,
d'un coude à l'entrée qui retarde mon avancée,

d'étages en coursives qui additionnent les niveaux comme
des tranches de gâteau,
d'un ascenseur aussi grand qu'une salle d'attente et aussi
bruyant qu'une écluse,
d'une immense verrière tout en largeur qui surplombe la
ville et les voitures qui laissent tourner leur moteur au feu
rouge et font vibrer les jointures,
d'un long couloir étroit qui débouche sur une minus-
cule salle blanche avec une fenêtre entrouverte qui me
fait entendre ce qui provient de la rue trois étages plus bas,

de la soufflerie d'un chauffage,
d'une voix qui chemine à travers les salles,
d'échos, de brouhahas,
de bavardages réverbérés par les murs, le carrelage et
le plafond, agglomérés en une chape en surplomb totali-
sante, en un bruit blanc pluriel, ininterrompu et mouvant,

je suis un piètre visiteur d'exposition, amnésique et ingrat,
je dois avouer une chose :
je ne suis attentif qu'au lieu lui-même,
je fais quasiment abstraction des œuvres,
je me projette dans l'espace, je m'imagine y vivre ou
(consolation) y faire une exposition,
je prends l'espace pour ce qu'il est, ses possibilités,
ses difficultés,
ce que j'y perçois, y entends,
je fais l'état des lieux,
et je me lance mentalement dans cet exercice :
où mettrais-je ceci, disposerais-je cela...

y vivre ou (consolation) y faire une exposition :
j'ai l'impression que c'est un peu la même chose,
que ce qui travaille en moi, lors de la préparation et la
mise en place d'une exposition,
doit être, en partie du moins, proche de tout ce qui m'oc-
cupe, me fait rêver et m'angoisse
lorsque je dois envisager d'habiter quelque part,

petit à petit, s'est forgée en moi une typologie binaire,
qui me fait répartir les espaces en catégories opposées :
immédiatement, je sais si j'ai affaire à un espace d'un seul
tenant ou à un espace découpé en plusieurs parties,
à un espace de passage, ou à un espace où l'on reste,
un espace ouvert, un espace fermé,
qui laisse passer les sons du dehors, dans lequel on ne
perçoit aucune activité extérieure,
grand, petit,

central, périphérique,
réverbéré, mat,

chemine en moi également une domestication des lieux,
c'est l'appropriation naïve, intuitive :
l'espace que je traverse est une entrée, un couloir, un sas,
celui où je m'installe une chambre,
il y a la salle à manger, la salle à recevoir,
la cuisine, le cagibi, la cave,

la découpe des lieux que je visite alors me suggère une
perspective pour une installation sonore possible,
une installation qui instaure des liens entre des sons,
entre des voix, que je préfère diffuser dans les chambres
(les espaces protégés, feutrés),
et d'autres sons, que j'imagine dans les autres salles plus
résonnantes,

avec cet impératif : laisser les portes ouvertes,
parce que le temps que met un son à parvenir jusqu'à
nous est aussi le temps que l'on prend pour s'en approcher,
mentalement ou physiquement,

puis, je m'occupe des différents paliers, des distances,
des seuils à franchir,
de ce que l'on perçoit de loin et que l'on ne comprend que
de près,
de ce que l'on entend lorsque l'on est ici et qui se mélange
à ce qui vient de là-bas,
de ce que l'on entend lorsqu'on se déplace là-bas et de ce
dont on se souvient de ce qu'on a entendu anciennement ici,

du mélange et de la hiérarchie entre les couches sonores
que l'auditeur, visiteur mobile,
établit à chaque station puis défait à chaque mouvement
chaque son tour à tour perçu comme un lointain, un
à-côté, un accompagnement, un premier plan,
plus tard, à nouveau comme un lointain,

enfin, je considère les espaces vides,
les creux comme les silences,
parce qu'il s'agit de ne pas tout remplir
(ce sont mes formes en pointillé).

Dominique Petitgand, 2010

